

Supplément au SOP n° 116, mars 1987

LA PRIERE DE JESUS

Conférence du métropolitain ANTOINE (Bloom)

Paris, Temple luthérien Saint-Marcel,  
le 19 janvier 1987,

dans le cadre de la Semaine de prière  
pour l'unité des chrétiens

Document 116.A

L'objet de mon témoignage ce soir, c'est la prière de Jésus. J'utilise le terme de témoignage plutôt que celui de conférence parce qu'il est impossible de parler magistralement d'un thème qui est la prière et la vie même de l'âme.

Vous savez ce que la prière de Jésus est dans la Tradition orthodoxe. Elle s'exprime par une phrase brève : "Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur". Cette prière peut être retrouvée, si l'on peut dire, dans le témoignage apostolique qui nous dit "que devant le nom de Jésus tout genou fléchisse". Et c'est le nom de Jésus qui est au centre de la prière de Jésus. C'est à lui que nous nous adressons, c'est lui qui est notre Dieu incarné, c'est lui qui est notre Sauveur.

Mais cela ne veut pas dire que c'est une prière totalement et uniquement christo-centrique, qu'elle ne s'adresse qu'à Jésus et qu'elle ignore à la fois l'Esprit Saint et le Père. Le Seigneur ne nous a-t-il pas dit lui-même : "Je suis la porte, une porte qui s'ouvre sur le champ de la vie éternelle" ? Et la première parole que nous prononçons, l'appellation que nous donnons à Jésus en lui disant : "Seigneur", ne la rattache-t-il pas au Saint-Esprit ? L'apôtre nous enseigne que c'est l'Esprit Saint qui nous apprend à considérer et à appeler Jésus notre Seigneur.

Et d'autre part, dans l'Esprit et dans le Fils nous retrouvons le Père. Saint Irénée de Lyon, d'une façon audacieuse, a pu dire que quand toutes choses seront accomplies, unies au Christ par le pouvoir du Saint-Esprit, tous - l'humanité tout entière, sauvée par lui, deviendra le Fils unique de Dieu ; elle entrera dans cette communion par l'adoption mais par une adoption qui est une porte ouverte et non pas un état inférieur comme celui que nous observons dans la vie courante.

Les termes de la prière de Jésus peuvent être retrouvés, indirectement peut-être, dans l'Evangile. Vous vous souvenez tous, sans doute, d'un passage de l'Evangile de saint Marc, à la fin du 10ème chapitre : l'histoire de l'aveugle Bartimée. Assis au bord de la route, il entend une foule qui passe. Une foule différente des caravanes ordinaires, une foule qui, pour celui qui sait entendre, a une qualité particulière, une qualité différente de toute autre foule, elle a un centre.

Bartimée s'adresse alors à ceux qui passent et demande : "Qui est-ce qui passe ?" Et lorsqu'il entend que c'est Jésus de Nazareth, il s'écrie : "Jésus, Fils de David, aie pitié de moi !" C'est tout ce que Bartimée pouvait dire. Il ne savait pas, dans son expérience personnelle, que Jésus était le Fils de Dieu devenu le Fils de l'Homme, mais il savait que c'était celui qui avait guéri des aveugles, qui avait sauvé des âmes, qui était un renouveau.

Ses paroles, nous les comprenons mieux et nous les enrichissons d'une connaissance plus profonde lorsque nous disons : "Jésus, Fils de Dieu" et non pas simplement "Fils de David".

### Un cri et un engagement

Toute prière est à la fois un cri vers Dieu, né de notre faim, de notre désir, de notre esseulement, de notre conscience que Dieu seul peut remplir les profondeurs d'une âme sans fond dont les racines sont en lui, qui est faite pour lui. Mais une prière est aussi un engagement, un engagement de foi et un engagement de vie. Dire au Seigneur : "Que ta volonté soit faite" ne consiste pas à souhaiter que Dieu impose sa volonté dans un monde qui la refuse. C'est un engagement qui fait que nous devenons les serviteurs de cette volonté, ceux qui accomplissent cette volonté.

Il en est de même pour toute prière. Et la prière de Jésus est à la fois un

engagement et un cri. "Seigneur...", c'est une reconnaissance : reconnaître le souverain domaine de Dieu. Reconnaître le fait que Jésus est notre Dieu, qu'il règne, et qu'il ne règne pas simplement dans le ciel, mais qu'il règne dans notre vie, dans notre vie personnelle.

Appeler Jésus "Seigneur", c'est nous engager à faire de toute notre vie le Royaume de Dieu, à lui donner pleins pouvoirs pour diriger cette vie, à lui donner un trône au coeur de notre coeur. Et à écouter sa voix, et à nous engager à une obéissance sans conditions. A entrer dans la vie de la façon dont le Christ a vécu. Etre, comme le père Serge Boulgakov l'a dit une fois, "une extension dans le temps et dans l'espace de la présence incarnée du Christ". Ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi.

Et cela implique non point seulement le fait de reconnaître que le Seigneur a toute puissance et que le Seigneur a tous les droits sur ma vie. C'est un engagement à lutter en mon for intérieur et dans toutes les expressions de ma vie pour que sa seigneurie soit accomplie. Qu'il ne reste en moi rien qui lui soit étranger, rien qui lui soit déloyal, rien qu'il ne puisse accepter et qui ne puisse être son action ou sa voix. C'est un engagement grave et c'est une grande responsabilité pour nous que d'oser appeler "Seigneur" le Dieu devenu homme pour notre salut. Et nous lui donnons un nom : "Jésus", nom qui signifie "Dieu sauve".

Mais n'est-ce pas une merveille que de penser que Dieu, le Dieu inconnaissable, le Dieu dont saint Grégoire de Nysse disait qu'il est ténèbres parce que son éclat est tellement éblouissant que lorsque nous le regardons nous devenons aveugles, que ce Dieu a un nom humain, un nom familier, un nom que nous pouvons prononcer ? Qu'il est entré dans l'histoire, que nous le connaissons comme un frère dans l'humanité ? Jésus le Sauveur, Jésus le Fils de l'Homme, le seul qui ait jamais été pleinement homme parce qu'être homme pleinement, c'est être en parfaite communion, en union parfaite avec Dieu.

Nous sommes tous séparés de Dieu, mais Jésus est le seul qui dans la plénitude nous révèle ce qu'est l'homme. Il nous révèle également ce qu'est Dieu sur un plan que nous ne pourrions pas imaginer autrement. Dans l'Ancien Testament, l'expérience des hommes connaissait le Dieu du Temple, connaissait le Dieu inconnaissable, connaissait le Dieu qui était le Saint d'Israël, celui dont on ne peut s'approcher sans terreur.

Jésus : ce nom nous dit que Dieu nous est devenu proche, qu'il est entré dans l'histoire et qu'il nous révèle un aspect de Dieu que nous n'oserions jamais inventer parce qu'il nous semblerait être un blasphème. Dieu en lui devient vulnérable. Dieu en lui est sans défense livré aux hommes. Dieu en lui se donne sans réserve avec toutes les conséquences de cet abandon. C'est un Dieu que nous pouvons aimer et dans lequel nous pouvons reconnaître le mystère de l'amour, parce qu'aimer, c'est être vulnérable, aimer, c'est se donner sans défense, aimer, c'est dépendre de la charité ou de la cruauté de ceux que l'on aime à la perfection. Et personne n'a un amour parfait que celui qui donne sa vie pour ses amis. Rappelez-vous aussi la parole de saint Paul qui dit : "Peu de gens donneraient leur vie pour leurs amis, mais Dieu a donné sa vie pour nous alors que nous étions encore étrangers à lui".

#### Devenir participant à la nature divine

Si bien que nous voyons là une révélation nouvelle de Dieu, dans son humilité qui fait sa grandeur, dans son amour donné qui fait son pouvoir sur nous, pour que Dieu ne manifeste d'autre pouvoir que celui de l'amour. Et il nous révèle aussi la grandeur de l'homme, parce que si Dieu a pu devenir homme en Jésus-Christ, c'est que l'homme, tout homme, est capable de par sa profondeur, de par sa grandeur, de par son immensité, l'homme est capable de recevoir Dieu, de devenir, par la com-

munion à son Dieu, participant à la nature divine, comme le dit saint Pierre dans l'une de ses Epîtres.

La grandeur de l'homme est, pourrions-nous dire, la petitesse de Dieu - et cette phrase n'est pas de moi, elle est de Angelus Silésius qui dit : "Je suis aussi grand que Dieu, Dieu est aussi petit que moi". Phrase merveilleuse qui indique la relation qui existe entre nous, la grandeur de Dieu qui est telle qu'il peut être l'un d'entre nous sans cesser d'être ce qu'il est. C'est une proclamation de la foi chrétienne que de prononcer le nom de Jésus. Son nom seul contient ce mystère : le mystère de la grandeur de Dieu, de l'abaissement de Dieu, de l'humilité et de l'amour de Dieu, et de la grandeur de l'homme et de l'appel de Dieu, de ce Dieu qui s'adresse à nous et nous dit : "Soyez aussi grands que je vous ai voulu, que je vous ai rêvés".

Nous affirmons ce faisant, oui, que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant. Il est le Christ, l'Oint du Seigneur, celui qu'attendait Israël, celui dont rêvait le monde païen au travers des mythologies, des images, des pressentiments, des espérances. Il est celui qu'attendait l'humanité tout entière et il est le Fils de Dieu. Il n'est pas un prophète, il n'est pas un maître, il est Dieu lui-même qui est venu se révéler et révéler à l'homme ce que l'homme est.

#### "Ma grâce te suffit"

"Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur". Les deux derniers termes demandent une explication. En français, comme dans toutes les langues modernes, "aie pitié" a pris un sens restreint et faible. C'est presque une insulte que d'avoir pitié de quelqu'un. Avoir pitié veut dire : "Je te suis supérieur. Pauvre de toi !" Ce n'est pas du tout le sens du "kyrie eleison" tel qu'il est commenté par certains Pères de l'Eglise.

Cet "eleison" qui veut dire pitié, miséricorde, est un mot que les Pères ont rattaché à l'image de l'olivier et de l'huile. Je sais que les savants hellénistes disent que cette étymologie est douteuse et, en ce qui me concerne, je n'entends pas faire d'étymologie en votre présence : je suis trop ignorant pour le faire et je ne saurais pas vous expliquer grand chose. Mais si les Pères ont choisi de faire ce jeu de mots entre la "pitié" et l' "huile", mots qui en grec sont homonymes, ce n'est pas en vain. Réfléchissons un instant sur les images que nous trouvons dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

Le rameau d'olivier apparaît pour la première fois dans l'Ancien Testament à la fin du déluge. Une colombe rapporte à Noé et à sa famille un rameau d'olivier. Ce rameau d'olivier est un message. L'eau a commencé à se retirer de la terre. La terre commence à reparaître. Une vie nouvelle s'offre. Le rameau est apporté par une colombe, ce qui nous fait irrésistiblement penser à la colombe qui a plané au-dessus du Christ au jour de son baptême. Ce rameau d'olivier transmet un message. Il dit : "Ma colère a pris fin. Mon pardon vous est offert avec toute la gratuité de l'amour et l'avenir s'étend maintenant devant vous comme cette terre qui peu à peu se dégage de l'inondation". Voilà la première image que nous trouvons : ce rameau d'olivier qui est un pardon et une offre d'avenir.

La seconde image qui nous vient à l'esprit, c'est celle, dans l'Evangile, du bon Samaritain : le voyageur attaqué par des brigands, couvert de blessures, gisant au bord de la route et le bon Samaritain qui se penche sur lui, qui verse sur ses plaies l'alcool qui brûle, mais aussi désinfecte, purifie et ensuite l'huile qui guérit. Il ne suffit pas que la colère de Dieu cesse, il ne suffit pas que le pardon soit offert, il ne suffit pas que toutes les possibilités s'étendent devant nous comme cette terre dégagée du déluge. Si nous n'avons ni le courage, ni la force physique et morale, ni la possibilité incluse en nous de prendre pied et d'avancer, que nous importent ces possibilités nouvelles ? Nous avons besoin

d'être guéris, d'être sauvés, et Dieu nous offre le salut, il nous donne la force, il nous donne non seulement la possibilité, mais aussi l'aptitude et la force de tirer avantage de ce qu'il nous offre.

#### Comme la voile d'un bateau

Vous vous souvenez sans doute de ce passage de saint Paul où il nous dit qu'il a prié le Seigneur de lui donner la force ; et le Seigneur lui a répondu : "Ma grâce te suffit, ma force se déploie dans la faiblesse". Saint Paul voulait la force, toute la force que l'on pouvait concevoir pour que son message s'étende, que le nom de Jésus soit glorifié, que l'homme soit sauvé. Et le Seigneur lui a répondu : "Non ! Aucune force humaine ne peut permettre à l'homme d'atteindre son but".

En effet, quelle force humaine, quels efforts humains seraient capables de nous unir au Christ de telle façon que nous soyons comme un greffon sur un olivier, recevant la sève et la vie tout entière de l'arbre qui donne la vie ? Quel effort humain peut faire de nous le temple de l'Esprit Saint ? Et plus que cela, nous unir à l'Esprit Saint comme le fer est uni à la flamme selon une image de saint Maxime, si bien que pénétrés de l'Esprit Saint, nous sommes comme un glaive qui a été plongé dans une fournaise, et maintenant on peut brûler avec le fer et couper avec le feu ? Comment pourrions-nous atteindre cela simplement par un effort humain quelle que soit notre force ?

Encore plus : comment pourrions-nous rêver devenir les fils et les filles de Dieu, du Très-Haut ? Comment pourrions-nous rêver l'accomplissement de cette phrase hardie, audacieuse de saint Irénée que je vous ai citée tout à l'heure. Seule la grâce peut accomplir en nous notre vocation et par nous, notre mission terrestre.

Et quand le Seigneur dit : "Ma force se déploie dans la faiblesse", il ne parle évidemment pas de notre paresse, de notre timidité, de nos peurs, de nos hésitations, de nos doutes. Ce dont il parle, c'est de la fragilité humaine. Et nous pouvons comprendre par quelques images ce qu'il veut dire.

Pensez par exemple à la façon dont un enfant apprend à écrire. Sa mère lui met dans la main un crayon, prend sa petite main et commence à tracer des lignes harmonieuses. Tant que l'enfant n'a pas compris, ou n'a pas cru comprendre ce que sa mère veut faire, tout va bien, les lignes sont harmonieuses, les droites sont droites, les courbes sont élégantes. A l'instant même où il croit avoir compris et où il ajoute sa force à la force de la main aimante et sage de sa mère, les lignes deviennent désordonnées.

Ne faisons-nous pas la même chose lorsque nous avons une intuition de ce que Dieu voudrait de nous et qu'au lieu d'écouter et d'aller pas à pas tout doucement, nous essayons d'aller jusqu'au bout, d'aller au bout de la ligne ? Et n'est-ce pas la même chose qui se passe lorsque nous pensons à une main de chirurgien gantée en vue d'une opération ? Le gant, mais c'est la chose la plus frêle ! Et c'est parce que ce gant est si fin, parce qu'il pourrait être percé si facilement qu'il a cette souplesse qui permet à la main pleine d'habileté d'accomplir des miracles.

Et une dernière image. Pensez à la voile d'un bateau : c'est la partie la plus frêle de ce bateau et pourtant, tournée avec adresse, elle peut permettre au vent de s'engouffrer en elle et, frêle, elle peut emporter le bateau jusqu'à son havre. C'est cette faiblesse-là que nous devons offrir à Dieu, une faiblesse d'abandon, une faiblesse vivante, intelligente, qui se donne, qui n'attend pas

d'être prise, mais qui se donne librement et qui permet à Dieu d'agir en toute liberté.

### L'onction des rois et des prêtres

Enfin, il y a une troisième image biblique, en lien avec l'olivier et l'huile : celle de l'onction des rois et des prêtres. Rois et prêtres occupent une situation dans l'histoire que seul Dieu a le droit d'occuper, que seul le Christ peut occuper de plein droit. Dieu est le seul roi du monde, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. Et tout homme qui est placé sur ce piédestal humain qui lui donne la royauté devient une image, devient une icône.

Pour être une image de Dieu sur ce plan historique, l'homme doit recevoir une onction, une grâce spéciale. Parce que son rôle est de coordonner, dans une vision de la volonté de Dieu et une connaissance des volontés discordantes des hommes, cette volonté sage et parfaite de Dieu avec les volontés opposés des hommes, de faire une harmonie là où il n'y a qu'une absence d'harmonie. Quant au prêtre, n'est-il pas une image du Christ, le seul prêtre de la création, le Grand Prêtre de la création ? Qui peut se tenir à sa place sans une onction spéciale, sans une grâce de Dieu qui descende sur lui ?

Ainsi, nous voyons que lorsque nous demandons à Dieu d'avoir pitié de nous, ce que nous disons, c'est : "Seigneur, si j'ai mérité ton courroux, oh, qu'il cesse ! Donne-moi ton pardon, gratuitement. Non pas parce que je le mérite, mais pour que je puisse vivre, parce que sous ta colère, rejeté de toi, je n'ai pas d'espoir, je ne peux plus vivre, il n'y a pas pour moi d'avenir. Donne-moi un avenir, Seigneur". Et ensuite, quand nous voyons cet avenir s'étendre devant nous, nous devons nous écrier : "Seigneur, oui, tout m'est possible, comme saint Paul le dit, mais dans la force du Christ qui me soutient. J'ai besoin de ce soutien. Guéris ma faiblesse. Donne ta force à ma fragilité. Rends l'impossible possible par moi. Et si tu m'appelles, comme tu le fais, à la grandeur humaine, à être un roi de la création, à être le prophète, ton prophète dans le monde, à être dans et pour le Grand Prêtre de l'univers un prêtre dans la prêtrise universelle de tout croyant ou dans la prêtrise ministérielle, celle des ministres et des prêtres, donne-moi cette grâce, parce que je ne saurais me tenir là où seul le Christ a le droit de se tenir".

### Le péché, une déloyauté fondamentale

Et enfin, un dernier mot sur : "Je suis pécheur". Nous pensons trop souvent au péché en termes d'action et de morale. Le péché consiste à enfreindre la loi de Dieu, ou à enfreindre la loi que Dieu a implantée en nous. Et cela est vrai. Mais il y a quelque chose d'autre dans le péché, de plus fondamental. Le péché, être pécheur, c'est être séparé de Dieu. Parce que d'être séparé de Dieu résulte tout le reste. Si nous étions en Dieu, nous ne pourrions pas enfreindre sa loi. Si bien qu'être pécheur consiste à être coupé de Dieu, s'être détourné de Dieu. Je me souviens d'un article du pasteur Roland de Pury, bien avant la guerre, où il écrivait : "Lorsqu'Adam se détourne de Dieu, il n'a plus de Dieu".

Mais cette séparation de Dieu conduit à une autre séparation, à une rupture intérieure de nos forces. Nous sommes divisés en nous-mêmes. Notre intelligence est divisée. Notre pensée est en désaccord avec notre cœur. Notre volonté vacille, hésite, cherche son chemin et ne se décide qu'avec difficulté entre l'appel de Dieu et la tentation de Satan. Et enfin, ne sommes-nous pas séparés les uns des autres, étant séparés de Dieu et divisés comme nous le sommes en notre for intérieur ? C'est cette division totale, cette sorte de schizophrénie universelle qui est la base du péché.

Mais il y a dans le péché un autre aspect, un aspect dont nous sommes maîtres. Si réellement nous reconnaissons que Jésus est notre Seigneur, qu'il est réellement Dieu devenu homme pour nous sauver au prix de sa vie et de sa mort, si nous reconnaissons vraiment les conséquences que cette Révélation a pour nous, pécher, c'est lui être déloyal. Le péché est une déloyauté fondamentale et essentielle et il dépend de nous d'être ou de ne pas être loyaux, car la force vient de Dieu, mais le courage, la détermination, la générosité de coeur et la fidélité du coeur nous sont demandés. Et c'est là que réside l'importance de cette prière du coeur. Car l'intelligence peut se fourvoyer, le coeur seul est vrai.

J'ai dit au début de mon exposé qu'il y a deux aspects dans la prière : qu'elle est un cri et qu'elle est un engagement, un engagement de la foi et un engagement de la vie. Qu'elle a une double orientation : vers Dieu et vers l'homme. Elle s'adresse à Dieu, mais c'est des profondeurs de l'homme, de son désespoir, de son esseulement, ou au contraire de son espérance et de son amour qu'elle jaillit.

#### Apprendre à être attentifs

Mais aucune prière n'est authentique, n'est acceptable, qu'elle ne soit sincère et vraie. Et lorsque l'on nous enseigne la prière de Jésus, la première chose que l'on nous dit, c'est de n'en pas faire une formule que l'on répète sans cesse sans y mettre son coeur et son intelligence. Nous tourner vers Dieu et lui parler sans que notre attention soit rivée à lui et rivée à ce que nous lui disons est blasphème et sacrilège. Si bien que pour apprendre la prière de Jésus comme toute autre prière, il faut apprendre à être profondément, entièrement attentif.

C'est dire que nous pouvons prier dans des situations différentes. Il y a des moments où nous sentons le besoin de Dieu, la faim de Dieu. Nous ne pouvons pas vivre sans lui. Alors des profondeurs de notre coeur, nous pouvons crier à lui : "Seigneur, Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur. Viens à moi, Seigneur, je suis seul, je me sens abandonné, je suis un orphelin, je suis divisé en moi-même, je suis séparé de mon prochain, je suis seul et toi seul peux rendre l'intégrité à mon âme et m'unir à toi et, par toi, aux autres".

Et il y a des moments où ce sentiment nous abandonne. Nous ne pouvons pas être toujours à la même hauteur spirituelle, mais nous pouvons alors prier de l'intérieur de notre conviction : nous savons que quelque part en nous, trop profondément peut-être pour que nous le percevions maintenant, dans l'immédiat, il y a ce désir de Dieu, il y a cette faim de Dieu, il y a ce sens que nous sommes orphelins si Dieu ne devient notre père et notre mère, pour reprendre une phrase du prophète Esaïe. Et alors, ce n'est plus dans l'enthousiasme, ce n'est plus dans un cri pathétique que nous nous adressons à Dieu. C'est dans la sobriété, dans la sévérité mais aussi la sérénité d'une conviction arrêtée : "Seigneur, je suis profondément malade, j'ai besoin de toi qui seul peux me guérir. Viens et guéris-moi ; pardonne, renouvelle-moi, viens. Sans toi, je ne puis que mourir".

Il y a d'autres situations où c'est le désespoir qui nous jette vers Dieu. Nous sommes perdus dans cette jungle humaine et nous crions vers lui parce que nous ne trouvons de secours ni en nous-mêmes, ni en ceux qui nous entourent. Mais de toute façon, ces trois cris sont vrais. Ils correspondent à un état intérieur. Dieu peut les entendre.

Mais lorsque nous pensons faire acte pieux en récitant une prière sans y attacher notre intelligence, notre attention ou notre coeur, comment voulez-vous que Dieu y réponde ? Par là je ne veux pas dire qu'il fasse ce que nous lui

demandons, mais simplement qu'il se trouve en harmonie avec ce que nous disons.

Que de fois dans une église, ou bien parmi des gens particulièrement pieux, quelqu'un adresse à Dieu des psaumes ! Vous connaissez la façon dont on lit les psaumes dans l'Eglise orthodoxe : d'une façon monotone et rythmée... Et très souvent le lecteur attache toute son attention à la façon dont il produit le son, mais les mots, les termes, la prière ne l'atteignent pas.

Je me demande souvent si beaucoup de ceux qui prient de cette façon ne croient pas que Dieu aime les psaumes et que s'ils lui en offrent, si on lui en offre assez, il sera satisfait. Eh bien, je n'y crois pas. Je suis certain que quand le psaume 51 s'est épanché du coeur du roi David comme un cri d'angoisse, comme une hémorragie, Dieu l'a entendu. Mais quand il est ânonné par quelqu'un dans une église, Dieu, probablement, jette un coup d'oeil et dit : "Encore !"...

Si bien qu'il y a là une éducation que nous devons faire de nous-mêmes : nous devons apprendre à être attentifs à ce que nous disons ; et si ce que nous disons n'a aucun sens pour nous, il vaut mieux ne pas le dire du tout, nous tourner vers Dieu et dire : "Seigneur, je n'ai rien à dire. Je crois en toi. Tout ce que je peux faire, c'est rester un peu en ta présence. J'ai honte de moi". Et à l'instant où vous avez dit que vous avez honte de vous, vous avez commencé à être vrai et vous pouvez prier. A ce moment-là, vous pouvez commencer à dire : "Seigneur Jésus, aie pitié de moi" - et il y a de quoi !

A part cette nécessité d'apprendre à être attentifs de toute notre intelligence, nous devons apprendre à être attentifs de tout notre coeur - et quand je dis "de tout notre coeur", je veux dire avec tout le sentiment, toute la vivacité de sentiment dont nous sommes capables. Nous ne devons pas essayer de créer de faux-sentiments, mais de chercher en nous combien d'affection, d'amitié, de loyauté, de tendresse, de foi nous avons par rapport au Seigneur, et lui parler de l'intérieur de nous-mêmes.

L'évêque Théophane le Reclus, au tournant du siècle, disait : "La prière doit être comme une petite douleur que nous avons au coeur". Lorsque nous avons une "douleur au coeur" ou - pour être beaucoup moins élevé que lui -, lorsque nous avons simplement un mal aux dents, nous n'avons pas besoin de nous en souvenir sans cesse et de nous dire : "J'ai mal aux dents aujourd'hui". Le mal de dent nous rappelle lui-même son existence.

Eh bien, notre relation à Dieu doit devenir telle que, lorsque nous perdons le contact, nous sentons que nous avons perdu quelque chose, qu'il nous manque quelque chose. Comme un enfant qui jouait, heureux, sans jamais se tourner vers sa mère parce qu'il était tout occupé à son jeu, mais qui, tout à coup, parce que sa mère est sortie de la chambre, se sent seul, commence à avoir peur et ne peut plus jouer. C'est la façon dont nous devrions apprendre ce sentiment, ce sens de Dieu, de sa présence ou de son absence - évidemment subjective parce qu'objectivement il est toujours là, mais nous, nous ne sommes pas toujours là pour le ressentir.

#### Laisse la prière se fondre en toi

Il y a encore un autre aspect dans la prière de Jésus. On nous enseigne que cette prière doit être répétée de façon régulière, monotone - ce qui ne veut pas dire ennuyeuse, mais avec une régularité sans éclat -, un nombre défini ou indéfini de fois. Très souvent, ceux à qui l'on donne ce conseil s'imaginent qu'il suffit alors de répéter la prière, même si l'on pense à autre chose. Eh

bien, non ! Il faut répéter cette prière, oui, mais avec ce sentiment au coeur, du désir de Dieu ou tout au moins, avec la foi que nous avons besoin de lui.

Le professeur Vycheslavtsev, dans son introduction à l'édition russe des Récits du pèlerin, fait remarquer que cette répétition monotone, régulière, prolongée, fait tomber les termes de la prière de Dieu dans notre subconscient : elle s'accumule au plus profond de nous-mêmes, au-delà de notre compréhension, de notre perception ; elle s'accumule là en formant pour ainsi dire un cri vers Dieu, qui dépasse le conscient du moment... Ce qui devient partie intégrante de notre personne au-delà de notre conscience immédiate est d'une très grande importance.

En voici un exemple. Il y a un certain nombre d'années, un de mes très vieux paroissiens était à la mort. Il mourait d'un cancer. Sa femme et sa fille avaient été absentes pendant toute sa maladie ; elles sont arrivées à l'hôpital à un moment où il était déjà inconscient. Quand je suis moi-même arrivé, elles étaient à côté de son lit, au désespoir, parce qu'elles n'avaient pas pu lui dire un dernier adieu, lui donner un dernier baiser qu'il ait pu recevoir, accepter, auquel il ait pu répondre. Elles m'ont dit : "Que faire ?" Je leur ai conseillé de s'asseoir toutes les deux d'un côté du lit. Cet homme, depuis l'âge de cinq ou six ans, avait chanté dans les chœurs d'église et il était tout entier imprégné des mélodies liturgiques. Je me suis mis à genoux à côté de lui et je lui ai chanté des prières de la Semaine Sainte, les prières de Pâques.

Alors nous avons vu peu à peu cet homme revenir des profondeurs. Ces prières qui étaient en lui, au plus profond de lui-même, lui ont rendu la conscience. On pouvait voir cette conscience remonter en lui. Il a ouvert les yeux. Je lui ai dit : "Paul, vous allez mourir ; votre femme et votre fille veulent vous dire au revoir. Faites vos adieux". Ils ont fait leurs adieux, ils se sont embrassés. Ensuite, je lui ai dit : "Maintenant, vous pouvez mourir en paix". Il est redescendu dans les profondeurs et il est mort.

Il est d'une importance capitale de se rendre compte que ce genre de choses est réel et que, lorsque l'on nous dit : "Prie la prière de Jésus avec régularité, laisse-la se fondre en toi, laisse-la devenir partie intégrante de ton subconscient, de ton être physique autant que de ton être mental", on crée une situation où dans des moments de crise ou de tragédie, le chrétien est armé d'une prière qui est à la fois un abrégé de la foi, de l'Évangile, de tout ce que nous croyons de Jésus et de son message, et un cri sincère, vrai, de tout notre être pour l'accomplissement de notre vocation, de la seule vocation que nous avons : devenir ce que le Christ a été, les fils et les filles du Dieu vivant.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

---

Commission paritaire : n° 56 935	Abonnement annuel		
Directeur : Michel EVDOKIMOV	<u>SOP mensuel</u>	<u>SOP + Suppléments</u>	
Rédacteur : Jean TCHEKAN	France	130 F	300 F
ISSN 0338 - 2478	Autres pays	160 F	400 F
Tiré par nos soins	c.c.p. : 21 016 76 L Paris		

---